

Samedi 24 juin 2017

Je me faufilai au travers des deux cents invités en répondant aux bonjours d'un hochement de tête, le masque de mon pauvre sourire plaqué sur le visage. Je connais bien les lieux. Je longuai la façade principale du château pour atteindre l'extrémité de l'aile gauche, celle qui n'était pas encore rénovée. Là où aucun convive n'irait s'aventurer. Je poussai la lourde porte et la refermai derrière moi. Dans mon refuge préservé de l'effervescence du mariage, je cessai enfin de me demander comment j'allais tenir jusqu'à la tombée de la nuit et me laissai glisser contre le mur.

Depuis la cérémonie à la mairie en début d'après-midi, chaque minute qui s'égrenait m'avait semblé une épreuve impossible à surmonter, une vague à esquiver pour ne pas me laisser engloutir par une déferlante de désespoir.

Protégée par les quatre murs qui m'entouraient, j'entendais malgré tout les rires qui se répandaient jusqu'à moi. En traversant la fenêtre, ils me tranchaient la peau. Chaque éclat était une plaie brûlante. Le marbre était partout dans cette aile du domaine, un vieux marbre taché, mal entretenu, qui côtoyait des miroirs dépolis. La dureté et la froideur des matières envahissaient mon corps. Je

n'étais déjà plus que le fantôme de la femme que j'avais été. Je m'effaçais encore davantage, je disparaissais.

Depuis la cérémonie à la mairie.

Depuis que je l'avais vue.

Depuis le choc qui avait soufflé mes dernières défenses.

J'ouvris les yeux, pris appui sur le sol en m'assurant de mon équilibre et me redressai. Debout, j'étouffais un peu moins. Il fallait que je sorte, que j'aie à marcher un peu. Je voulais éviter tout contact, m'empêcher de regarder. Faire le point. Une respiration après l'autre.

Je me retrouvai dehors un peu trop vite, surprise de me fondre de nouveau dans le bruit et l'agitation. J'avais vite, tête baissée. Je traversai la cour intérieure et rejoignis une butte un peu à l'écart, où l'ombre était généreuse. Je trouvai un robuste chêne à quelques dizaines de mètres du cœur de la fête et m'adosai à son tronc, noueux, à l'image de mes pensées. La fête se déroulait comme en sourdine depuis cette place. Je la regardais de loin, les invités semblaient se mouvoir au ralenti. Je reprenais possession de mon corps, doucement, quand la silhouette de la mariée apparut, émergeant d'un petit groupe. Elle marchait dans ma direction d'un pas vif, la tête haute et le corps droit. À un mètre de moi, elle s'arrêta et tourna la tête vers la gauche, regardant quelque chose derrière mon épaule. Je l'observais en silence, concentrée sur la régularité de mon souffle, j'attendais qu'elle parle.

— Regarde-les. Ils font quoi d'après toi ?

Télécommandées par sa voix, mes épaules et ma tête amorcèrent le mouvement qu'elle réclamait. Je me retournai.

— Tu les vois ma Val ? Ça y est ?

— Ne m'appelle pas comme ça, s'il te plaît.

Je ne la regardais plus mais j'entendis son sourire

ironique dans la question qu'elle reformula plus lentement, en articulant exagérément les trois syllabes de mon prénom.

— Ils font quoi, d'après toi, Valentine ?

Marc était là, à une quinzaine de mètres de nous, plongé dans une conversation qui semblait complètement l'absorber. Je revins à mon arbre, me détournant de la vision qu'elle voulait me voir interpréter.

— Ils discutent. Ils ne font que discuter.

J'avais réussi à lui répondre en la regardant droit dans les yeux. Une grimace déforma furtivement son visage avant de laisser place à un drôle de sourire. Sa présence me brûlait. Je fixai l'enceinte du château par-dessus son épaule pour ne plus la regarder. Elle ne bougeait pas, comme si elle voulait que je reconsidère mon point de vue. Je gardai le silence, j'attendais qu'elle parte.

— Là, oui, ils discutent. Val.

Je ne relevai même pas la provocation. Je la laissais finir son œuvre.

— Tu as tellement changé... Marc aimait ta lumière, ton énergie, ton oxygène, mais là, il est en train d'asphyxier. Cette fille-là, elle va le faire respirer à nouveau. Et sans doute plus fort que tu ne l'as jamais fait.

Puis elle s'approcha de moi, si près que je sentais sa respiration contre ma joue.

— Reprends-toi, Valentine.

Et cette main posée sur mon épaule, un peu ferme, pas trop, qui me caressait presque quand elle répéta :

— Reprends-toi, Val.

Je l'entendis partir plus que je ne la vis. Sa robe balayait les herbes sèches. Elle se dirigea vers des invités qui l'appelaient en faisant de grands signes. J'attendis qu'elle disparaisse complètement. C'est alors que le désir urgent

de fuir me submergea. J'étais pieds nus, j'avais laissé mes chaussures et mon sac dans les toilettes. Rien qui puisse retenir mon irrépressible envie de partir. Je quittai le parc sans autre but que celui de me soustraire au désarroi immense qui prenait possession de moi.

Je laissais Marc aussi, mais je ne l'abandonnais pas : je le libérais de moi.

Un peu plus d'un an plus tôt

Je n'étais jamais malade. J'avais une chance incroyable. Les virus m'évitaient, j'étais un véritable repoussoir à fièvre. Ce jour-là resterait donc particulièrement gravé dans ma mémoire parce que j'étais clouée au lit, littéralement, pour la première fois peut-être de ma vie d'adulte. C'était un samedi. Mon agenda débordait de rendez-vous, j'avais appelé l'agence et avais sombré juste après avoir raccroché, avec la sensation d'être exsangue.

J'ouvrais les yeux, je constatais la marche du soleil sur les murs de la chambre et je sombrais à nouveau. Quelques images de cette journée flottent encore aujourd'hui dans mon esprit. Instantanés de moments réellement vécus ou évaporations un peu délirantes dues à la forte montée en température de mon corps ? Sans le récit de Marc, je n'en aurais en tout cas jamais rien su.

Le lendemain, je me réveillai comme si de rien n'était. Je laissai Marc dormir et allai préparer le petit-déjeuner. J'avais une faim de loup. Le soleil brillait aux éclats. Je m'installai sur la terrasse et vidai la boîte de corn-flakes en laissant l'astre chauffer mon cou et mes épaules. Je venais de préparer une nouvelle théière et me réinstallais avec un roman à la même place quand Marc me

rejoignit, une bonne heure plus tard. Il s'assit face à moi, l'air inquiet :

— Comment ça va ce matin ?

Il prit mes mains, je portai les siennes à mes lèvres et je les embrassai avant de le rassurer.

— Très bien. C'est comme si je sortais d'un mauvais rêve. Je me sens en pleine forme.

Il me sourit, me demanda de ne pas bouger, et il sortit.

Je retournai le paquet de céréales vers mon bol déjà vide, mais il ne restait pas une miette. J'attendis sans broncher. Il revint vingt minutes plus tard, m'interdisant de me retourner, et fit du bruit dans la cuisine pendant encore un bon quart d'heure. J'avais attrapé un livre et n'éprouvais aucune difficulté à attendre sans bouger au soleil la fin de ses intrigantes manœuvres. Il réapparut enfin, portant un plateau digne d'une publicité pour un hôtel. Il avait retrouvé nos deux bols assortis et leurs assiettes coordonnées. Il avait pressé des oranges, déposé deux belles tranches de brioche sur le seul plat non ébréché que nous possédions, et découpé des fruits qu'il avait arrangés en une savante composition dans deux coupelles en terre cuite. Il posa l'ensemble sur la nappe avec sa dextérité et son flegme habituels, tira la chaise à lui et prit place face à moi. J'avais refermé mon roman et je commençais à être chatouillée de curiosité devant cette mise en scène. Il était inutile que je le questionne. Je le laissai agir à son rythme, me servir une tasse de thé, ajuster le dressage des couverts de part et d'autre de mon assiette. Si je m'étais mise en quête d'organiser cette table avec les mêmes ingrédients et la même vaisselle, elle aurait eu des allures de dînette d'adulte désordonnée et dépareillée. Je souris à cette idée.

— Val ?

J'allais savoir. Je rangeai mon sourire et le regardai, prête à accueillir la nouvelle du jour. Marc était un magicien pour annoncer les choses. Un décor pour chaque événement qui parsemait notre toute fraîche vie de couple, même les plus petits, et parfois aussi les moins sympathiques. Mais nous avions de la chance, nous n'avions pas eu beaucoup de mauvaises nouvelles à nous annoncer jusqu'alors. Quand il avait obtenu son concours d'accès au corps professoral, il nous avait organisé une randonnée de quinze kilomètres sur un GR et avait attendu le quatorzième pour me donner le résultat. Quand nous avions obtenu, malgré notre dossier un peu bancal, la location de notre petite maison avec son coin « vue sur mer », c'est dans l'eau qu'il me l'avait dit. Masques et tubas de sortie, il avait attendu que l'on soit agrippés sur un rocher pour simuler la découverte d'un caillou sur lequel il avait gravé « On l'a ! ». Quand il avait été affecté à cinquante kilomètres de chez nous pour son premier poste, il avait sorti la carte du pique-nique sur l'eau, en empruntant la coquille de noix du voisin. C'était loin certes, mais la mer serait toujours là le soir. Je n'avais quant à moi aucunement ce talent : handicapée par une piètre mémoire, j'oubliais toujours les dates importantes. Ce matin-là, j'eus beau me concentrer, je n'avais pas la moindre idée de la nouvelle que nous nous apprêtions à célébrer. Une chose était sûre, il avait sa tête des révélations.

Il répéta mon prénom, les trois premières lettres de mon prénom. Il ne m'avait jamais appelée autrement, et il était le seul à le faire. Il me tendit une assiette recouverte d'une serviette en papier jaune pâle en m'invitant à me servir. Je soulevai la serviette pour découvrir ce qu'elle cachait.

— Chausson aux pommes ? Toi, tu as un service à me demander !

— Tu n'es pas obligée de le manger.

— Tu plaisantes ? Mon péché mignon ! Je ne sais pas résister, et tu le sais bien.

Et sans chercher à comprendre l'absurdité de cette scène, j'illustrai ma gourmandise en croquant à pleines dents dans la viennoiserie qu'il venait de rapporter.

— Val, attends !

Je n'osais plus bouger. Je restai la bouche fermée, les joues gonflées et les yeux ronds, à le regarder en attendant la suite.

— Regarde, me souffla-t-il.

Il rapprocha sa chaise un peu plus et quand il fut tout près de moi, il chuchota :

— Tu étais censée découvrir, émerveillée, cette phrase sculptée dans le feuilletage.

Je retournai vers le chausson gisant dans l'assiette, amputé de l'une de ses extrémités. Je déchiffrai sur le dessus, effectivement, quatre mots miraculeusement épargnés par ma gourmandise, et qui dansaient pour former une question à laquelle je ne m'attendais pas : « Veux-tu m'épouser ? »

Je ne me suis jamais imaginée mariée. La demande me parut incongrue. Je crois que je fus maladroite. Juste assez pour que Marc perçoive mon trouble, pas assez pour le blesser, heureusement. Mes aspérités le faisaient sourire, et cette manière qu'il avait d'être indulgent avec mes défauts, au point parfois de les regarder avec tendresse et de les tourner en dérision, me plaisait et m'impressionnait. Je répondis donc spontanément :

— Se marier ? Quelle drôle d'idée ? Mais pourquoi ?

Il accueillit ma question dans un sourire puis il me renvoya la balle :

— Et pourquoi pas ?

— Tu souris parce que tu pensais que j'allais dire non ?

— Oui.

— Mais tu as quand même tenté.

— Oui.

— Dis-moi pourquoi.

— J'en ai envie.

Je souriais à mon tour.

— D'accord, tu en as envie. Mais pourquoi ? Qu'est-ce que cela va changer ? Qu'est-ce que tu imagines ?

Il enchaîna sa réponse sans laisser une seconde s'installer.

— J'imagine nos familles et nos amis qui nous entourent et qui se rencontrent, je nous vois faire la fête plusieurs jours d'affilée, et puis surtout...

Il s'arrêta quelques secondes, comme si la véritable raison allait venir à ce moment-là.

— Surtout, je me vois heureux et fier de t'appeler ma femme, de célébrer au quotidien ce qui nous lie. À l'idée de regarder le temps qui passe avec ton regard simple et bon sur la vie juste à côté de moi, je me sens bien. Entre autres, voilà pourquoi.

Je suis sûre qu'il n'avait pas préparé sa réponse. Marc trouvait les bons mots du premier coup, sans les avoir ordonnés dans sa tête, ils sortaient pour illustrer exactement ce qu'il avait envie de dire. Il me regarda et je sentis qu'il essayait de mesurer l'effet de son petit discours sur moi. Il ajouta :

— À toi. Et pourquoi pas ?

Il lançait le jeu, je devais opter pour les mêmes règles, répondre du tac au tac.

— Les statistiques.

— On les fera mentir. Quoi d'autre ?

— Nous n'avons pas d'argent.

— On peut oublier les candélabres en argent, prendre de la vaisselle de tous les jours, des gobelets en carton même ? Des nappes en papier ?

— Je ne sais pas danser. Je ne supporte pas les talons. Et je suis trop vieille pour me marier.

— Tu as vingt-neuf ans et tu es à court d'arguments.

— ...

— En fait, tu vas dire oui parce que tu en as très envie aussi.

— Je peux réfléchir ?

— Bien sûr.

J'étais cuite. Il m'avait eue avec sa vaisselle de tous les jours et sa célébration au quotidien de notre amour. Je m'imaginai dire « Marc, mon mari », et je me sentais toute drôle. Je voyais la fête, les amis jeunes et vieux, récents et de toujours, se rencontrer, faire connaissance, mêler leurs histoires. J'imaginai des enfants courir pieds nus partout et j'avais envie d'entrer dans leurs rondes et de sauter avec eux.

Je rentrai dans la cuisine faire chauffer un peu d'eau pour mon thé. J'attendais, adossée contre le plan de travail, que la bouilloire se mette à siffler. En face de moi se dressait l'immense miroir que nous avions rapporté de l'unique brocante que nous ayons arpentée ensemble. Il me renvoyait le reflet d'une jeune femme ébouriffée, à la tenue approximative. Mes boucles châtaines que j'attachais en permanence tombaient dans un désordre emmêlé sur mes épaules. Je portais encore sur le visage les stigmates de ma fièvre de la veille. Ma peau au naturel déjà très clair avait encore pâli, et des cernes bien dessinés

étaient apparus sous mes yeux marron clair. Je nageais dans un tee-shirt trop grand que j'avais enfilé en guise de chemise de nuit, pas vraiment la tenue que l'on imagine pour recevoir la demande que Marc venait de me faire.

Je revins trois minutes plus tard. Il n'avait pas bougé. Depuis cet endroit, on pouvait voir la mer et il semblait plongé dedans. Elle était douce et bleue, une brise tout juste suffisante pour gonfler quelques voiles peu téméraires caressait sa surface. Je remplis ma tasse d'eau bouillante et, sans le regarder, à ma propre surprise, je capitulai :

— Et on ferait ça quand ?

Il sourit, encore, comme s'il n'avait jamais douté de ma réponse. Puis son visage reprit une expression beaucoup plus sérieuse :

— Par contre, Val...

— Oui ?

— Fais attention avec le pain aux raisins, la bague est dedans.

3

J'avais dit oui. Surprise, mais de bon cœur, et je ne le regrettais pas.

Marc prit les choses à bras-le-corps, sans boudier son plaisir à susciter l'étonnement lors des premiers rendez-vous qu'il organisa. Le mariage, apparemment, demeurait une histoire de femmes. J'appris même de ses explorations qu'un mot désignait l'état d'angoisse avancé dans lequel semblaient certaines d'entre elles, qui se transformaient alors en véritables tyrans de l'organisation. *Bridezilla*. Un mélange anglophone de « mariée » et de « Godzilla ». Les hommes ne semblaient pas pouvoir être touchés par cette invention américaine, Marc était donc en sécurité et moi aussi, par ricochet.

Je ne me mêlai pas aux préparatifs, dans les premiers temps tout au moins. Un de mes talents consistant à commencer trop de choses en même temps, je me gardai bien de mettre un doigt dans un engrenage qui aurait pu virer à la catastrophe. Tandis qu'il envoyait des mails, recevait des devis et planifiait des visites, je poursuivis mes projets engagés, le détapissage de la petite chambre entamé trois mois plus tôt, la rénovation de trois chaises achetées lors de notre emménagement un an auparavant et le rangement de nos livres dans la bibliothèque, en chantier depuis plusieurs semaines. Parallèlement, je me

débatteis avec le travail. Le coup de fatigue qui m'avait empêchée d'aller travailler ce fameux samedi avait coûté cher à l'agence. Les contraintes de l'agenda avaient rendu impossible l'ajout de visites supplémentaires pour les deux autres agents. Et les clients qui s'étaient spécialement organisés pour venir depuis l'autre bout de la France pour les uns, d'Angleterre pour les autres, étaient, depuis, bel et bien perdus. La faute en était avant tout à l'organisation du travail et à l'absence de toute alternative en cas d'incident comme celui-ci, mais on ne me rendait pas la vie simple depuis. Cela passerait, lors de ma prochaine vente, mais pour le moment, j'étais en disgrâce et serrais un peu les dents.

À la fin de l'été la date était arrêtée. Le mariage serait pour le premier week-end du mois de juillet suivant. Nos familles étaient informées, ainsi que la plupart de nos amis. L'enthousiasme était réel. Les félicitations avaient été chaleureuses. Alors qu'elle m'était apparue comme absolument inattendue, la nouvelle avait été pressentie par tous. Marc avait visité une douzaine de sites et il commençait à me mettre doucement à contribution.

— J'ai réduit la liste à trois lieux, m'annonça-t-il un soir. Donne-moi une date, et je cale tous les rendez-vous dessus.

Il travaillait du lundi au vendredi, et moi le samedi. Le dimanche était donc notre seul jour de repos commun. En dehors de mes cinq semaines de congé annuelles, imposées en mai ou en juin pour le congé principal, plus une semaine en décembre, il était à peu près impossible de prévoir la moindre escapade. Nous avions notre vue mer tous les soirs, mais nous aimions les échappées plus vertigineuses. Les week-ends des congés scolaires étaient donc nos bouteilles d'oxygène. Nous partions

camper la plupart du temps, nous traversions notre petit coin de Finistère et allions respirer plus fort sur la presque-île de Crozon.

Un samedi soir, nous avons pris le large après une journée particulièrement compliquée. Marc avait programmé les visites des lieux sélectionnés le lundi après-midi. C'était le dernier week-end des grandes vacances, la prochaine respiration nous attendait sept semaines plus loin. Le trajet fut silencieux. Il y avait de la musique bien sûr, mais nous la laissions s'exprimer sans empiéter sur les notes. Ce n'était pas dans nos habitudes. Sans être particulièrement tendue, les remarques et les sous-entendus de ma patronne résonnaient encore à mes oreilles :

— Valentine, je vous accorde une avance supplémentaire sur vos commissions. Je vous garantis votre niveau de salaire habituel encore ce mois-ci, mais il va falloir mettre les bouchées doubles. Vous n'avez encore rien vendu d'intéressant ces dernières semaines. Si vous continuez comme ça, vous serez bientôt sérieusement en difficulté.

Assise au fond de son fauteuil, elle avait eu l'air vraiment préoccupée. Je savais qu'elle n'aimait pas déroger aux règles communes, et j'avais mesuré la portée de ce service.

— Merci pour votre confiance. Je vais arranger cela. Comptez sur moi.

— Vous me remercierez quand je vous verserai à nouveau des primes. D'ailleurs, je n'attends que cela, avait-elle conclu en me raccompagnant à la porte de son bureau.

Mon salaire était composé du smic d'une part, et d'une avance permanente sur commission d'autre part, ce qui me permettait de gagner presque mille cinq cents euros

tous les mois. Mais j'étais censée financer cette somme par les mandats et les ventes que j'apportais à l'agence. Si je n'y parvenais pas au trimestre échu, je devais rembourser la tranche de rémunération touchée au-delà de mon fixe. En revanche, si mes commissions allaient au-delà de l'avance versée, et cela avait toujours été le cas jusqu'à présent, je touchais la différence. Je récupérais quelquefois presque mille euros de plus. J'avais fait un rapide calcul. Pour assurer ce revenu et permettre à l'agence de payer intégralement mon salaire grâce à mes ventes (ce qui était explicitement la règle), il fallait que je vende en moyenne cent mille euros de biens tous les mois. Ces quatre derniers mois, j'avais vendu un garage à bateaux et un studio. Le compte était loin d'y être.

Je n'avais jamais pris en compte toutes ces considérations jusqu'alors, et je mesurais soudain combien mon imprudence et mon incapacité à épargner me mettaient en difficulté. La patronne avait lâché du lest en me proposant d'étendre au trimestre supplémentaire la période de remise à zéro des compteurs. Cela aurait dû suffire à enterrement ma mauvaise humeur, mais elle résistait : depuis mon samedi au lit, la poisse me collait aux jambes. Tous les produits que j'étais fière d'avoir rentrés restaient échoués en vitrine. Et, pour la première fois, un vendeur venait de me retirer l'exclusivité du mandat pour le partager avec la concurrence. Je n'étais pas particulièrement tendue, mais ma patronne avait raison, il fallait que je me remette en selle, cela n'avait que trop duré.

Marc ne prononça pas un mot non plus. Il me laissa partir dans mes pensées pendant toute la durée du trajet. Il savait que j'allais revenir quand je les aurais ordonnées. Quand il coupa le moteur à la hauteur de l'anse de

Pen-Hat, c'était chose faite, je savais ce qu'il me restait à faire, et je revenais à lui, à nous, et à l'océan.

Ce fut une de nos soirées. Ces moments que nous étions convaincus d'être les seuls au monde à partager, nos cœurs gonflés de la certitude que nous ne pourrions pas être mieux qu'à cette place et à cet instant-là, ensemble. Nous avons fait quelques courses sommaires sur la presqu'île. Un repas d'une simplicité monacale, mais le goût des tomates et des pêches de ce soir-là, alors que nous étions perchés au bout du monde, dos à notre tente, me resterait longtemps en mémoire comme une image du bonheur absolu. Les yeux de Marc scrutaient la mer. En contrebas venaient à nous des lignes de vagues qui s'échouaient sur l'immense plage de sable.

Quand je regardais la météo à venir, je m'intéressais à la température et aux nuages. Marc, lui, ne prêtait attention qu'à la houle, au vent et aux marées, avec ce regard brillant et sérieux à la fois qui était ce que j'avais vu chez lui, la toute première fois. J'aimais toujours autant le voir, il me fascinait tout comme la mer fascinait Marc. Improbable rencontre qu'avait été la nôtre. Moi, la fille de la ville, et lui, l'homme de la mer.